

The book cover features a stylized illustration of a young boy with short brown hair, wearing an orange t-shirt and dark blue trousers, standing on a grassy hill with small orange flowers. He is looking out over a sea with white-capped waves under a vast sky filled with large, billowing white clouds. The color palette is dominated by various shades of blue and teal, with the orange of the boy's shirt and the flowers providing a strong contrast.

**DAVID  
VANN**

**LE  
BLEU  
AU-DELÀ**

Gallmeister





DAVID VANN est né en 1966 sur l'île Adak, en Alaska. Il est l'auteur de *Sukkwān Island*, qui a obtenu le prix Médicis étranger en 2010 et a été traduit dans plus de cinquante pays, ainsi que de *Désolations*, *Impurs*, *Dernier jour sur terre*, *Goat Mountain*, *Aquarium*, *L'Obscure Clarté de l'air* et *Un poisson sur la Lune*. David Vann partage désormais son temps entre l'Europe et la Nouvelle-Zélande.

## Le Bleu au-delà

Une fiction extraordinairement novatrice. On n'avait rien écrit comme ça auparavant.

THE OBSERVER

Vann utilise ses étonnantes capacités d'observation pour créer des personnages forts, des scènes tendues et d'authentiques surprises.

PUBLISHERS' WEEKLY

Ce livre en dit plus sur la vie au cours de ses cent premières pages que la plupart des livres le pourraient en mille, ce qui est impressionnant si l'on considère que c'est un livre sur la mort.

ROSS RAISIN

Un classique américain... éprouvant mais magnifiquement ciselé... une prose aussi claire et vivifiante qu'un torrent de montagne.

SUNDAY TIMES

Impossible à lâcher, et tout aussi impossible à oublier.

SAN FRANCISCO CHRONICLE

Un vraiment grand écrivain.

THE IRISH SUNDAY INDEPENDANT

Extraordinaire.

FINANCIAL TIMES

## DU MÊME AUTEUR

*Un poisson sur la Lune*, Gallmeister, 2019

*L'Obscure Clarté de l'air*, Gallmeister, 2017; totem n°121

*Aquarium*, Gallmeister, 2016; totem n°100

*Goat Mountain*, Gallmeister, 2014; totem n°88

*Dernier jour sur terre*, totem n°44

*Impurs*, Gallmeister, 2013; totem n°68

*Désolations*, Gallmeister, 2011; totem n°25

*Sukkwan Island*, Gallmeister, 2010; totem n°12; Folio n°5451

David Vann

LE  
BLEU  
AU-DELÀ

Nouvelles

Traduit de l'américain  
par Laura Derajinski

“Ichthyology”, “Rhoda”, “A legend of Good Men”,  
“Ketchikan” and “The Higher blue”  
Copyright © 2008, by David Vann

These stories are taken from *Legend of a Suicide*,  
first published in the USA in 2008 by University of Massachusetts Press

“A Bird’s Bone”, “It’s not Yours”, “From Before Memory”,  
“Sheriff’s Department Incident Report”, “Fence”, “Transmission” and “Ignatius”:  
Copyright © 2020 by David Vann

“It’s Not Yours” first appeared in *The Sunday Times* in 2010  
“A Bird” Bone” first appeared in *Five Dials* (UK) in 2009  
“Transmission” first appeared in *The Sunday Times* in 2009

© Éditions Gallmeister, 2020, pour la traduction française

ePDF ISBN 978-2-404-01189-9  
ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Sam Ward  
Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

## Ichtyologie

MA mère m'a donné naissance sur l'île d'Adak, un petit amas de rochers et de neige loin dans l'archipel des Aléoutiennes, au bord de la mer de Béring. Mon père servait deux ans comme dentiste dans la Navy; il avait choisi l'Alaska car il aimait la chasse et la pêche, mais manifestement il ne connaissait rien d'Adak au moment où il avait rempli sa demande d'affectation. Si ma mère avait su, elle aurait raturé elle-même le dossier. Avec suffisamment d'informations entre les mains, elle ne prenait jamais la mauvaise décision.

C'est ainsi qu'elle refusa qu'on arrache son bébé jaunâtre et suffocant de l'hôpital militaire souterrain d'Adak et qu'on le jette dans l'avion qui attendait depuis plus de six heures sur le tarmac. J'avais 40° de fièvre et ma température continuait à grimper, aussi les docteurs et mon père avaient-ils conseillé qu'on m'envoie sur le continent, dans un vrai hôpital (de tout notre temps passé sur Adak, personne n'avait survécu ne serait-ce qu'au moindre infarctus – personne), mais ma mère refusa. Elle était convaincue, en proie à une peur que mon père qualifiait d'animale et d'instinctive, qu'à l'instant où l'on m'emporterait dans les airs, je périrais. Elle me plaça dans une baignoire blanche ordinaire remplie d'eau froide, et là, je survécus. Je m'épanouis, même. Ma peau orange et enflée vira lentement au rose bébé plein de santé, mes membres se détendirent, j'agitai mes jambes dans

l'eau jusqu'à ce qu'elle me ressorte, et que nous nous endormions.

Quand mon père eut terminé sa punition dans la Navy, nous emménageâmes à Ketchikan, une île dans le sud-est de l'Alaska où il acheta un cabinet dentaire et, trois ans plus tard, un bateau de pêche. C'était un bateau de plaisance Uniflite flambant neuf en fibre de verre, long de sept mètres. Portant sa blouse de dentiste sous son manteau, il inaugura le bateau un vendredi en fin d'après-midi tandis qu'on l'acclamait sur le quai. Il l'amarra ensuite à son emplacement au ponton, et le lendemain matin, il se tenait sur le même ponton à contempler à travers les eaux glaciales et claires d'Alaska le *Snow Goose* qui gisait à dix mètres de profondeur comme un mirage blanc sur les galets gris. Mon père l'avait baptisé *Snow Goose* car il était habité de rêves où cette coque blanche fendait les vagues, sauf qu'il avait oublié de fermer les vannes d'évacuation, l'après-midi de l'inauguration. Contrairement à ma mère, il ne prêtait aucune attention aux détails sous la surface.

Cet été-là, alors que nous filions sur les vagues après une journée de pêche (mon père avait fait remonter et nettoyer le *Snow Goose*, preuve que la persévérance peut parfois compenser l'imprévoyance), je me tenais sur le pont ouvert à l'arrière, protégé par le bastingage avec nos prises du jour, et j'étais soulevé mollement dans les airs en même temps que les flétans chaque fois que mon père traversait une vague et heurtait la suivante. Les flétans restaient étendus, à plat, comme des chiens gris-verts sur le pont blanc du bateau, leurs gros yeux bruns levés vers moi, pleins d'espoir, avant que je ne les frappe à grands coups de marteau. Ma tâche était de les

empêcher de s'échapper du bateau. Leur corps plat et large faisait preuve d'une force incroyable, et d'un grand coup de queue, ils pouvaient décoller jusqu'à un mètre du sol, leur ventre blanc étincelant. Entre nous, une sorte d'accord tacite s'était installé : s'ils ne se débattaient pas, je ne leur éclatais pas la tête à coups de marteau. Mais parfois, quand la traversée était particulièrement agitée et qu'ils étaient projetés encore et encore dans les airs autour de moi, et que j'étais couvert de leur sang et de leurs entrailles, il m'arrivait d'asséner quelques coups supplémentaires, une attitude dont j'ai honte. Et les autres flétans, avec leurs yeux ronds et bruns, avec leurs longues bouches sages, me voyaient bien.

Quand nous arrivions au port après ce genre de sorties, ma mère vérifiait tout à bord, notamment les vanes d'évacuation, pendant que mon père patientait non loin. Je jouais à quatre pattes sur les planches érodées du ponton et une fois, je vis une créature terrifiante sortir en rampant d'une boîte de conserve rouillée et renversée. Révulsé par ses pattes barbares, je poussai un hurlement et je tombai à la renverse dans l'eau. On me repêcha rapidement et me colla sous une douche chaude mais je n'arrivais pas à oublier ce que j'avais vu. Personne ne m'avait jamais parlé des lézards – je n'avais honnêtement jamais rêvé de reptiles –, et pourtant dès le premier regard, je sus aussitôt qu'ils marchaient dans la mauvaise direction.

Peu de temps après, alors que j'approchais de mes cinq ans, mon père se mit à croire qu'il avait fait lui aussi quelques pas dans la mauvaise direction, et il se lança dans toutes sortes d'expériences dont il jugeait avoir été privé. Ma mère était la deuxième femme qu'il eut jamais fréquentée, et à cette liste, il ajouta l'assistante

qui travaillait pour lui au cabinet. Les soirées à la maison furent bientôt remplies de jérémiades collectives à l'intensité et à la durée jusqu'alors insoupçonnées.

Une nuit, j'abandonnai le navire alors que mon père pleurait seul dans le salon et que ma mère cassait des objets dans leur chambre. Elle n'émettait aucun son humain mais je pouvais suivre sa progression à travers la chambre en imaginant la source du bois qui craquait, du verre qui se brisait, du plâtre qui s'effondrait. Je me faufilai dehors, dans le monde doux et liquide d'une nuit alaskienne en pleine forêt humide, silencieuse à l'exception des gouttes de pluie, et je m'aventurai en pyjama de l'autre côté de la rue, jetant des coups d'œil par les fenêtres basses et sombres des salons, écoutant aux portes, jusqu'à ce que j'entende à l'une d'elles un bourdonnement qui ne m'était pas familier.

Je contournai la maison, ouvris la porte-moustiquaire et pressai mon oreille contre le bois frais. Le bruit semblait désormais plus lointain, tout juste un gémissement, à peine audible.

La porte était verrouillée mais je soulevai un coin en caoutchouc du paillason et, comme chez nous, la clé était là. Alors j'entrai.

Je découvris que les vibrations émanaient de la pompe à air d'un filtre d'aquarium. Il y avait quelque chose de terrible à parcourir seul la maison de quelqu'un d'autre et j'avançai d'un pas solennel sur le lino jusqu'à un haut tabouret où je pris place dans la cuisine. Je contemplai les poissons orange rayés de noir qui aspiraient les cailloux et les recrachaient. L'aquarium contenait des cailloux plus gros : pierre de lave qui formait des grottes obscures et des fissures d'où observaient de nombreux petits yeux ronds de poissons, brillants comme du papier

aluminium. Certains avaient le corps rouge et bleu éclatant, d'autres étaient orange vif.

Je pensais que les poissons avaient peut-être faim. Je me rendis au frigo où je vis des cornichons aigres-doux, j'ouvris le bocal et allai le montrer aux poissons. Je trouvais des fentes au sommet de l'aquarium, vers l'arrière, et y glissai les rondelles de cornichons, d'abord une ou deux, puis le bocal entier, rondelle après rondelle, et je versai enfin le jus, si bien que l'eau de l'aquarium s'éleva et déborda en ruisselets sur les parois.

Je regardai les éclatantes rondelles de cornichons flotter avec les poissons, certaines coulaient et tourbillonnaient. Elles rebondirent au ralenti sur les pierres roses et bleues du fond. Les poissons orange rayés de noir s'étaient éparpillés quand j'avais versé le bocal, mais ils évoluaient désormais lentement, eux aussi. Ils penchaient légèrement sur le flanc tandis qu'ils nageaient çà et là, certains s'étaient posés sur des cailloux. D'autres étiraient leurs longues bouches transparentes et cartilagineuses à la surface à quelques secondes d'intervalles pour y chercher de l'air. Leurs nageoires pectorales ondulaient avec la délicatesse d'une dentelle raffinée.

Quand les rondelles de cornichons se furent stabilisées, elles oscillaient comme des poissons endormis juste au-dessus des cailloux roses et bleus, et les vrais poissons, eux, se balançaient en silence à côté, semblant flotter dans de doux jardins de zostère et de nénuphars submergés. La scène était belle, et dans cet instant de beauté, je me penchai en avant.

Les mains et le visage pressés contre le verre, je plongeai le regard dans les tréfonds noirs et muets d'un œil argenté. J'avais l'impression, moi aussi, de flotter et

d'osciller doucement, étrangement incongru – dans cet infime moment, je me surpris à ressentir l'oscillation, et me voyant ainsi moi-même en train de ressentir, je compris que j'étais moi. Ce qui me déconcentra; puis j'oubliai ce qui m'avait déconcentré, je perdis tout intérêt pour les poissons et, après avoir traversé le sol en lino de la cuisine dans un claquement de pieds, j'émergeai à nouveau dans la douce pluie noire.

TROIS ans plus tard, après avoir déménagé en Californie avec ma mère, je reçus un aquarium rien qu'à moi et décidai de devenir ichthyologue. Mes parents s'étaient séparés, évidemment, estomaqués presque autant que moi par ce que j'avais fait, et par ce qu'ils faisaient eux-mêmes depuis le début. Qu'il y ait un rapport entre mon vandalisme et leurs échanges nocturnes demeurerait pour eux un mystère absolu.

Mon premier aquarium n'était qu'un contenant en plastique, de ceux qu'on utilise généralement pour ranger les boulons ou les écrous. Il abritait deux poissons rouges que j'avais gagnés à la fête foraine, ainsi que du gravier que ma mère avait acheté à Sal's Fishworld sur le chemin du retour.

J'observais ces fins poissons pâles, mais le bocal n'avait pas de couvercle et après que notre chat, Smokey, les eut attrapés d'un coup de patte et les eut mangés sur le plan de travail devant moi, pétrifié, ma mère m'avait emmené au magasin Sal's, avait acheté un vrai aquarium de quarante litres avec un filtre à air, encore du gravier, une plante en plastique à larges feuilles, un morceau de roche volcanique avec un trou, quelques poissons rouges et même un de ces poissons orange rayés de noir que

j'avais vus à Ketchikan et qui, je le découvris alors, s'appelaient des loches-clowns.

Nous observions les poissons tous les soirs, nettoyions l'aquarium chaque week-end et subîmes même d'occasionnelles épidémies : une mystérieuse prolifération soudaine de taches blanches sur leurs nageoires et leurs queues qui menaçait de les tuer tous.

Nous enterrâmes les premières victimes au cours de cérémonies élaborées pendant lesquelles ma mère s'agenouillait près de moi, et je m'affublais d'un vieux drap blanc. Les poissons étaient enroulés dans maintes couches de papier hygiénique, déposés dans de petites boîtes et ensevelis à un pied sous terre, là où le chat ne pourrait pas les déterrer.

Nous nous contentâmes bientôt de les évacuer dans les toilettes et de les remplacer, mais ils demeuraient mon principal centre d'intérêt. J'écrivais des rédactions sur eux à l'école, au lieu des résumés de livre habituels. Apparemment, mes professeurs de primaire ne s'en rendirent jamais compte. Ils devaient croire que je lisais des romans intitulés *Le Loche-clown*, *Le Dollar d'argent*, *Le Requin siamois* et *Le Pleco nettoyeur de fond*. On trouvait dans cet aquarium toutes les informations nécessaires à la compréhension de l'espèce humaine. Des pterophyllums jaunes et noirs flottaient délicatement, incarnation du glamour et de l'extravagance, tandis qu'ils abandonnaient derrière eux leurs déjections en bandelettes. Les nettoyeurs au fond de l'aquarium mangeaient ces déjections, les recrachaient avec dégoût et poursuivaient leur vadrouille, toujours affamés. Cinq minutes à peine après avoir placé deux nouveaux dollars d'argent dans l'aquarium, je fus témoin d'une scène d'une brutalité inouïe. Ces dollars d'argent étaient de

gros poissons fins, presque identiques en forme et en éclat aux pièces de monnaie qui leur avaient donné leur nom, et une fois sortis de leur sachet en plastique de chez Sal's, ils se mirent à nager de part et d'autre de mon unique requin siamois flegmatique aux yeux globuleux. Ce requin siamois portait fort mal son nom; il n'était en réalité qu'un long et mince poisson rouge au corps brillant et aux yeux immenses et bulbeux. Les dollars d'argent étaient malins et impitoyables, et ils savaient œuvrer en équipe. En un éclair, ils s'attaquèrent chacun à un œil et l'aspirèrent. Ils ne les avalèrent même pas, ils laissèrent les globes flotter pareils à des boules de billard et descendre paisiblement vers les cailloux, où ils furent ingérés par les nettoyeurs.

Le châtimement de ma mère fut expéditif. Les dollars d'argent furent repêchés à l'aide du filet et éliminés dans les toilettes en quelques minutes, et nous passâmes la soirée ensemble à regarder le requin siamois se cogner aveuglément contre les parois vitrées, à attendre qu'il meure.

ALORS que nous passions ces années en Californie à mener une vie plus régulière, mon père s'éparpillait de plus en plus en Alaska, et tout ce qu'il faisait semblait dépourvu de logique. Il n'avait jamais aimé le métier de dentiste et estimait peut-être que la pêche lui correspondait davantage. En cela, je pense qu'il avait raison, et il était sans doute honnête envers lui-même, mais il n'avait pas bien anticipé les choses. Il vendit son cabinet, commanda au prix fort un magnifique bateau de pêche professionnelle en aluminium de vingt mètres de long dont la construction devait être terminée

avant la saison du flétan, et il persuada mon oncle de faire partie de l'équipage. Ils avaient pratiqué la pêche sportive ensemble toute leur vie mais n'avaient aucune expérience de la pêche professionnelle, et ils ne seraient que deux à bord. L'image que mon père se faisait de lui-même dans le rôle de l'aventurier solitaire aurait été mise à mal s'il avait d'abord travaillé sur un autre bateau ou s'il avait embauché un capitaine.

Il baptisa son bateau *Osprey*, "le balbuzard pêcheur". Là où le *Snow Goose* avait été une oie survolant les vagues de ses ailes blanches lors de sorties de pêche d'un ou deux jours, l'*Osprey* était un volatile plus complexe. Avec leur envergure de presque deux mètres, les balbuzards sont connus pour s'élever loin au-dessus de l'eau en cercles et larges courbes, et ils volent souvent en solitaire.

La construction de l'*Osprey* ne fut pas terminée à temps, aussi mon père et mon oncle débutèrent-ils la saison avec un mois et demi de retard. Dans leur hâte, ils emmêlèrent une des lignes à flétan qu'ils avaient déroulées, bloquant pendant plus d'une semaine l'énorme roue hydraulique qui remontait le poisson à bord, et bien évidemment, ils ne pêchèrent presque rien. Les pertes de l'année qui s'élevaient à plus de cent mille dollars rien que pour la pêche n'affectèrent pas mon père car il était déjà entré dans les dernières spirales lointaines, désespérées et magnifiques de sa vie.

Mon oncle raconte souvent qu'un soir, sur le pont du bateau, mon père, qui avait perdu pour la dix-septième fois consécutive au gin rami, au lieu de prendre un air maussade et marmonner d'hypocrites félicitations, avait soudain cambré son dos et écarté les bras. Debout sur le fauteuil du capitaine dans le halo bleu et blanc des radars et des sonars, il avait levé le menton, penché ce

qui reste à ce jour dans la mémoire de mon oncle un bec distinctement courbé, et avait piaillé : “Trois degrés à tribord!” Mon oncle avait ajusté le pilote automatique en fonction de ces données et au matin, ils avaient déployé les lignes pour une des trois ou quatre seules bonnes journées de pêche du trajet.

Le lien entre les prédictions de mon père et le succès était rare. La quincaillerie dans laquelle il avait également investi cette année-là avait fait faillite, le prix de l’or s’était effondré, tout comme la patience de l’administration au sujet de son évasion fiscale dans divers pays sud-américains (il était furieux de devoir s’acquitter de la sécurité sociale qui, assez ironiquement, a pourtant subvenu à nos besoins après sa mort), ainsi que sa relation avec sa secrétaire-devenue-fiancée. En résumé, l’année n’avait pas été très bonne. Je passai quatre jours pleins avec lui, à la mi-janvier.

Chaque nuit pendant ces vacances, tandis que j’étais étendu dans un sac de couchage à même le sol de l’hôtel, au pied de son lit, je l’entendais tourner et s’agiter des heures entières et j’avais le pressentiment, avec cette assurance qui habite parfois les enfants, qu’il ne serait plus mon père très longtemps. Ses mouvements déferlaient par cycles qui semblaient se refermer lentement autour de lui. Il repoussait les draps à coups de pied sauvages, grognait de frustration, de colère et de désespoir jusqu’à ce que le tissu gonfle et s’agite comme soufflé par un vent du large, puis il retombait le visage dans l’oreiller, totalement résigné et effondré, et il pleurait. Puis le cycle recommençait. Je pensais tout ce temps qu’il devait me croire endormi car il ne s’était à ma connaissance jamais autorisé à pleurer devant qui que ce soit. Mais un soir, il me parla.

— Je ne sais vraiment pas, dit-il à voix haute. Roy, tu es réveillé?

— Oui.

— Bon Dieu, je ne sais vraiment pas.

Ce fut notre dernière conversation. Je ne savais pas, moi non plus, et je n'aspirais qu'à rétrécir, toujours plus loin au fond de mon sac de couchage. Il avait une douleur terrible à la tête que les antalgiques ne soulageaient pas, une impalpabilité dans la voix qui devenait toujours plus creuse, et d'autres mystères propres au désespoir que je ne voulais ni voir ni entendre. Je savais où il allait, nous le savions tous, mais je ne savais pas pourquoi. Et je ne voulais pas savoir.

Mon père s'éloigna de plus en plus cette année-là à bord de l'*Osprey*, changeant de matériel pour pêcher l'albacore au large du Mexique, puis changeant à nouveau pour le crabe royal dans la mer de Béring. Il se mit à faire de la pêche sportive depuis la large proue surélevée et un jour, il attrapa plusieurs gros saumons qu'il vida sur place. Avec son retour imminent à quai, la vente de l'*Osprey* déficitaire (au bout de deux ans de pertes considérables, il ne pouvait même plus faire d'emprunt), avec l'étau du fisc qui se resserrait et sans plus d'échappatoire envisageable, il prit son magnum .44 dans la cabine et remonta seul à la proue argentée sous un lourd ciel gris et blanc, dans le cri des mouettes, ses bottes maculées du sang noir des saumons juste pêchés. Il s'arrêta peut-être quelques secondes pour réfléchir, mais j'en doute. Son élan n'était qu'un souffle d'air, sans l'attraction de la terre ferme. Il se fit exploser parmi les entrailles de saumons, sa dépouille fut becquetée par les mouettes des heures durant avant que mon oncle ne remonte de la salle des machines et ne le découvre là.

## CATALOGUE TOTEM

- 150 Glendon Swarthout, *11 b 14*  
149 Kathleen Dean Moore, *Petit traité de philosophie naturelle*  
148 David Vann, *Le Bleu au-delà*  
147 Stephen Crane, *L'Insigne rouge du courage*  
146 James Crumley, *Le Dernier Baiser*  
145 James McBride, *Mets le feu et tire-toi*  
144 Larry Brown, *L'Usine à lapins*  
143 Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*  
142 James Fenimore Cooper, *La Prairie*  
141 Alan Tennant, *En vol*  
140 Larry McMurtry, *Lune comanche*  
139 William Boyle, *Le Témoin solitaire*  
138 Wallace Stegner, *Le Goût sucré des pommes sauvages*  
137 James Carlos Blake, *Crépuscule sanglant*  
136 Edgar Allan Poe, *Le Chat noir et autres histoires*  
135 Keith McCafferty, *Meurtres sur la Madison*  
134 Emily Ruskovich, *Idaho*  
133 Matthew McBride, *Frank Sinatra dans un mixeur*  
132 Boston Teran, *Satan dans le désert*  
131 Ross Macdonald, *Le Cas Wycherly*  
130 Jim Lynch, *Face au vent*  
129 Pete Fromm, *Mon désir le plus ardent*  
128 Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*  
127 Peter Farris, *Le Diable en personne*  
126 Joe Flanagan, *Un moindre mal*  
125 Julia Glass, *La Nuit des lucioles*  
124 Trevanian, *Incident à Twenty-Mile*  
123 Thomas Savage, *Le Pouvoir du chien*  
122 Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*  
121 David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*  
120 Emily Fridlund, *Une histoire des loups*  
119 Jake Hinkson, *Sans lendemain*  
118 James Crumley, *Fausse piste*  
117 John Gierach, *Sexe, mort et pêche à la mouche*  
116 Charles Williams, *Hot Spot*  
115 Benjamin Whitmer, *Cry Father*  
114 Wallace Stegner, *Une journée d'automne*  
113 William Boyle, *Tout est brisé*  
112 James Fenimore Cooper, *Les Pionniers*

- 111 S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*  
110 Edward Abbey, *Désert solitaire*  
109 Henry Bromell, *Little America*  
108 Tom Robbins, *Une bien étrange attraction*  
107 Christa Faust, *Money Shot*  
106 Jean Hegland, *Dans la forêt*  
105 Ross Macdonald, *L’Affaire Galton*  
104 Chris Offutt, *Kentucky Straight*  
103 Ellen Urbani, *Landfall*  
102 Edgar Allan Poe, *La Chute de la maison Usher et autres histoires*  
101 Pete Fromm, *Le Nom des étoiles*  
100 David Vann, *Aquarium*  
99 *Nous le peuple*  
98 Jon Bassoff, *Corrosion*  
97 Phil Klay, *Fin de mission*  
96 Ned Crabb, *Meurtres à Willow Pond*  
95 Larry Brown, *Sale boulot*  
94 Katherine Dunn, *Amour monstre*  
93 Jim Lynch, *Les Grandes Marées*  
92 Alex Taylor, *Le Verger de marbre*  
91 Edward Abbey, *Le Retour du Gang*  
90 S. Craig Zahler, *Exécutions à Victory*  
89 Bob Shacochis, *La Femme qui avait perdu son âme*  
88 David Vann, *Goat Mountain*  
87 Charles Williams, *Le Bikini de diamants*  
86 Wallace Stegner, *En lieu sûr*  
85 Jake Hinkson, *L’Enfer de Church Street*  
84 James Fenimore Cooper, *Le Dernier des Mohicans*  
83 Larry McMurtry, *La Marche du mort*  
82 Aaron Gwyn, *La Quête de Wynne*  
81 James McBride, *L’Oiseau du Bon Dieu*  
80 Trevanian, *The Main*  
79 Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile*  
78 Henry David Thoreau, *Walden*  
77 James M. Cain, *Assurance sur la mort*  
76 Tom Robbins, *Nature morte avec pivert*  
75 Todd Robinson, *Cassandra*  
74 Pete Fromm, *Lucy in the Sky*  
73 Glendon Swarthout, *Bénis soient les enfants et les bêtes*  
72 Benjamin Whitmer, *Pike*  
71 Larry Brown, *Fay*

- 70 John Gierach, *Traité du zen et de l'art de la pêche à la mouche*  
69 Edward Abbey, *Le Gang de la Clef à Molette*  
68 David Vann, *Impurs*  
67 Bruce Holbert, *Animaux solitaires*  
66 Kurt Vonnegut, *Nuit mère*  
65 Trevanian, *Shibumi*  
64 Chris Offutt, *Le Bon Frère*  
63 Tobias Wolff, *Un voleur parmi nous*  
62 Wallace Stegner, *La Montagne en sucre*  
61 Kim Zupan, *Les Arpenteurs*  
60 Samuel W. Gailey, *Deep Winter*  
59 Bob Shacochis, *Au bonheur des îles*  
58 William March, *Compagnie K*  
57 Larry Brown, *Père et Fils*  
56 Ross Macdonald, *Les Oiseaux de malheur*  
55 Ayana Mathis, *Les Douze Tribus d'Hattie*  
54 James McBride, *Miracle à Santa Anna*  
53 Dorothy Johnson, *La Colline des potences*  
52 James Dickey, *Délivrance*  
51 Eve Babitz, *Jours tranquilles, brèves rencontres*  
50 Tom Robbins, *Un parfum de jitterbug*  
49 Tim O'Brien, *Au lac des bois*  
48 William Tapply, *Dark Tiger*  
46 Mark Spragg, *Là où les rivières se séparent*  
45 Ross Macdonald, *La Côte barbare*  
44 David Vann, *Dernier jour sur terre*  
43 Tobias Wolff, *Dans le jardin des martyrs nord-américains*  
42 Ross Macdonald, *Trouver une victime*  
41 Tom Robbins, *Comme la grenouille sur son nénuphar*  
40 Howard Fast, *La Dernière Frontière*  
39 Kurt Vonnegut, *Le Petit Déjeuner des champions*  
38 Kurt Vonnegut, *Dieu vous bénisse, monsieur Rosewater*  
37 Larry Brown, *Joe*  
36 Craig Johnson, *Enfants de poussière*  
35 William G. Tapply, *Casco Bay*  
34 Lance Weller, *Wilderness*  
33 Trevanian, *L'Expert*  
32 Bruce Machart, *Le Sillage de l'oubli*  
31 Ross Macdonald, *Le Sourire d'ivoire*  
30 David Morrell, *Rambo*  
29 Ross Macdonald, *À chacun sa mort*

- 28 Rick Bass, *Le Livre de Yaak*
- 27 Dorothy M. Johnson, *Contrée indienne*
- 26 Craig Johnson, *L'Indien blanc*
- 25 David Vann, *Désolations*
- 24 Tom Robbins, *B comme Bière*
- 23 Glendon Swarthout, *Le Tireur*
- 22 Mark Spragg, *Une vie inachevée*
- 21 Ron Carlson, *Le Signal*
- 20 William G. Tapply, *Dérive sanglante*
- 19 Ross Macdonald, *Noyade en eau douce*
- 18 Ross Macdonald, *Cible mouvante*
- 17 Doug Peacock, *Mes années grizzly*
- 15 Tom Robbins, *Féroces infirmes retour des pays chauds*
- 14 Larry McMurtry, *Texasville*
- 13 Larry McMurtry, *La Dernière Séance*
- 12 David Vann, *Sukkwan Island*
- 11 Tim O'Brien, *Les Choses qu'ils emportaient*
- 10 Howard McCord, *L'Homme qui marchait sur la Lune*
- 8 Larry McMurtry, *Lonesome Dove, épisode II*
- 7 Larry McMurtry, *Lonesome Dove, épisode I*
- 6 Rick Bass, *Les Derniers Grizzlys*
- 5 Jim Tenuto, *La Rivière de sang*
- 4 Tom Robbins, *Même les cow-girls ont du vague à l'âme*
- 3 Trevanian, *La Sanction*
- 2 Pete Fromm, *Indian Creek*
- 1 Larry Watson, *Montana 1948*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR  
ATLANT'COMMUNICATION  
AU BERNARD (VENDÉE).